

Bruno Berchoud

Aux élèves de BTS (1^{ère} année) du Lycée de Chamalières, et à leur professeur Mme Florence Bernard

Quel est votre parcours scolaire?

Mon parcours scolaire ? J'ai commencé par redoubler mon CM2 car mes résultats à l'école primaire étaient très mauvais, et il était impossible, dans un premier temps, d'envoier un passage en sixième, donc dans l'enseignement secondaire... Blessé dans mon amour-propre de devoir faire une année supplémentaire dans le primaire, je me suis mis à travailler (enfin !) dès le début de ma seconde année de CM2, et... je me suis retrouvé premier de la classe, dès le premier trimestre... (Ben oui, à l'époque on classait les élèves, comme pour une étape du Tour de France!) ... Premier, alors que l'année précédente j'avais fini 28^{ème} sur 30 (je n'ai quand même jamais réussi à être dernier !)

Ensuite, j'ai fait une bonne scolarité dans le secondaire. Disons : excellente de la 6^{ème} à la 4^{ème}, un tout petit peu moins bonne ensuite à cause des maths et de la physique qui m'ont "pourri la vie", même si j'avais peu d'heures de ces matières par semaine, puisque j'ai très vite opté pour la filière littéraire.

Baccalauréat en poche (avec quand même un an de retard), je suis entré en fac et me suis lancé dans des études d'allemand : c'est là en effet que j'avais, de la 6^{ème} jusqu'au bac, les meilleurs résultats. Dès la 6^{ème}, cette langue m'a passionné, j'avais un excellent prof, j'en aurais redemandé !... J'ai passé de nombreux séjours en Allemagne, pour des jobs d'été, ainsi qu'une année scolaire comme assistant dans un lycée. J'ai décidé de devenir enseignant, car j'avais envie de transmettre et faire partager ce que j'aime : savoir parler / penser dans / une langue étrangère, c'est magique ! ... faut juste le vouloir.

Ensuite : CAPES à... 28 ans. Et, bien plus tard, à plus de 40 ans, je décide de passer l'agrégation, ... à laquelle je suis reçu.

Pour résumer : j'ai été le contraire d'un élève précoce, tels ces petits génies qui décrochent l'agrégation ou un autre concours de haut niveau dès 22 ans. Moi, il me faut un peu de temps pour me réveiller...

A quel âge avez-vous découvert que la poésie vous plaisait?

Très jeune. Même dans ma période "cancre", je dressais l'oreille et j'arrêtais de faire l'âne quand l'instit' nous lisait un poème : Fables de La Fontaine ou bien Jacques Prévert, par exemple. Je devais sentir, sans pouvoir le formuler, que l'écriture en général, la poésie en particulier, est un extraordinaire espace de liberté. La Fontaine ou Prévert, je les trouvais marrants. Dès qu'on écrit, on peut se permettre d'inventer des trucs abracadabrantésques, sans être taxé de cinglé. Cette histoire de corbeau qui tient dans son bec un fromage, par exemple, prise au premier degré (comme une info qu'on lirait dans le journal), c'est totalement "braque"! ... N'empêche que des dizaines de millions de francophones de par le monde... et de non-francophones (puisque c'est traduit dans des dizaines de langues) connaissent cette histoire de corbeau amateur de fromage !

Alors, de deux choses l'une : ou bien on est tous fous, ou bien alors (c'est plutôt mon hypothèse) cela veut dire qu'un poème dit autre chose (et davantage) que ce qu'il dit en apparence. Je crois que c'est cette dimension plus vaste du langage qui m'a très tôt fasciné.

Il y a eu aussi, en seconde je crois, la découverte de François Villon, poète de la fin du Moyen Âge (seconde moitié du 15^{ème} siècle), grâce à mon prof de Français, qui nous a lu en classe de ses poèmes, sans nous demander de les apprendre, juste de les entendre : émotionnellement parlant, une vraie "claque" !... Et en ancien français... Je ne comprenais pas tous les mots, mais il y avait le rythme, un souffle, j'en frissonne encore !... il faut entendre, par exemple, la "Ballade des dames du temps jadis", lue par un comédien ou chantée par Brassens... La magie de la poésie, c'est qu'elle peut nous "remuer", même si on ne comprend pas tout d'emblée (au sens de : comprendre une information)...

Quelles sont vos inspirations ?

Le mot "inspiration" me fait toujours un peu sourire : je ne peux m'empêcher de penser à cette phrase attribuée à Tomas Edison : "Le génie est fait de 1% d'inspiration et de 99% de transpiration". Bon, laissons le génie là où il est, et redeviendons sérieux. N'ayant que peu d'imagination (contrairement aux romanciers capables d'inventer des histoires), mes "inspirations" ne peuvent naître que du réel, du quotidien. Par exemple, pour Essais de voix sur les décombres, c'est en assistant au dynamitage d'un immeuble non loin de chez moi que m'est venu le premier texte du livre. Comme j'ai vécu dans mon enfance et mon adolescence dans un immeuble HLM, (dont je venais d'apprendre par un vieil ami de lycée qu'il avait été dynamité aussi), ce sont plein de souvenirs de cette vie en immeuble qui me sont revenus. Cela dit, quand je donne la parole à différents personnages, il ne s'agit en aucun cas d'un reportage, ce n'est pas du journalisme. J'ai en effet imaginé ce que les ex-habitants d'un immeuble dynamité pouvaient penser et dire... donc : j'exagère un peu en disant que je n'ai pas d'imagination. Je dis seulement que dans ce que j'écris, même si je ne prétends pas à une quelconque véracité des faits (au sens de "vérité historique"), je pars de mon vécu, de mon expérience individuelle.

Voyez-vous des ressemblances entre la poésie et le rap ?

Oui, il y a forcément une parenté entre la poésie et le rap. 1) D'abord dans le traitement particulier du langage. Pour moi, un bon morceau de rap est avant toute chose un morceau qui s'appuie sur un bon texte – J'appelle "bon texte" un texte qui a le souci d'inventer sa propre langue. Oui, tout en partant nécessairement de la "langue commune" (sans quoi il ne serait compréhensible que par son auteur!), tout texte de rap, tout comme tout poème, doit avoir pour objet de sortir la langue de sa routine, de son train-train quotidien, de ses automatismes (qui empêchent de penser), du "prêt-à-parler" – comme on parle de prêt-à-porter dans le domaine vestimentaire. En résumé, le bon rap, à mon sens, est poétique, est poésie : lui aussi est un acte de résistance contre une langue figée, gelée, stéréotypée. Écrire de la poésie, c'est lutter contre la "langue de bois", c'est prendre de la distance avec les "éléments de langage", utilisés notamment en politique, en publicité, dans les médias...

Car, ne l'oublions pas : il n'y a pas de pensée en dehors du langage : on pense avec des mots, avec des phrases. C'est pourquoi écrire (au sens littéraire) est un acte de résistance, un acte politique, dans l'acception large du terme. En effet, être un citoyen vraiment libre, c'est être un citoyen capable de penser par soi-même, le plus possible. Or, peut-on penser librement si l'on se contente de slogans, d'habitudes de langage, de formules toutes faites que l'on répète comme des perroquets, d'une langue que l'on fabrique "à la va-vite", sans se soucier de ce que "disent" vraiment les mots ?...

Écrire (et lire !) de la littérature, c'est tenter d'améliorer son aptitude à penser le monde = à être libre.

Je précise bien le bon rap, car dans ce genre d'expression artistique comme ailleurs, on trouve le meilleur (j'écoute souvent la radio, il y a des rappeurs très créatifs !) comme le pire : il ne suffit pas de beugler "nique la police" pour être un bon rappeur – Je note d'ailleurs que les rappeurs talentueux appellent à la révolte (= chercher à améliorer le monde en dénonçant ce qui, dans ce monde, nous indignent), quand les médiocres appellent à la haine (détruire comme fin en soi).

2) L'autre parenté avec la poésie tient évidemment au rythme, au souffle, à la scansion. Alors ? Poésie = rap / Rap = poésie ?... Non, pas exactement. Car le rap est pensé dès l'origine dans sa dimension sonore. Il revendique initialement un public d'auditeurs. Alors que la plupart des poètes pensent initialement à un public de lecteurs... Mais je dois aussitôt nuancer mon propos, car il existe une "branche" de la poésie contemporaine, la poésie sonore : je pense à des auteurs (parmi les vivants) tels que Christian Prigent (invité cette année à la Semaine de la Poésie de Clermont !), Charles Pennequin, Valère Novarina... Comme vous le voyez, la frontière est parfois ténue entre les genres. Difficile, parfois, de ranger les modes d'expression artistique dans des tiroirs !

Pourquoi écrire des poèmes?

Pour répondre, je n'ai bien sûr pas l'intention de "botter en touche", mais je commencerai quand même par retourner la question à la personne qui me la pose, et je l'interrogerai de la façon suivante : "Auriez-vous posé une question analogue à un romancier, par exemple ? Autrement dit, auriez-vous demandé : Pourquoi écrire des romans ?" ...

Il me semble en effet que le roman, en tant que genre littéraire le plus "visible" économiquement et médiatiquement (il suffit de comparer les tirages !), apparaît aux yeux du public comme la forme d'expression littéraire la plus "normale", la plus évidente, quand la poésie, elle, est sommée de se justifier... Pour ma part, il y a parfois des auteur(e)s de romans à qui j'aurais envie de demander : "Quand est-ce que vous vous mettez à la poésie ?" ...

Je lis souvent des romans, ce n'est pas du tout un genre que je fuis, au contraire. Mais pour moi, un bon roman, c'est un livre dont je peux ouvrir une page au hasard, sans rien connaître de l'histoire, de l'intrigue, et où je vais quand même "me régaler" à la simple lecture de cette page. C'est-à-dire que j'attends d'un romancier [j'emploie le masculin par commodité/ ce n'est qu'un masculin grammatical] qu'il/elle élabore sa propre langue, à l'instar du poète, qu'il travaille l'expression, l'invente à chaque ligne, lui donne un souffle, un rythme, qu'il/elle sorte la langue de sa routine, la rende "jubilaire". Il y a des gens qui savent inventer des histoires, créer des personnages, mettre en place une intrigue, construire un récit : tout cela réclame indéniablement un savoir-faire, un talent... que tout le monde n'a pas. Mais si l'auteur d'un récit, aussi bien construit soit-il, ne trouve pas une langue, un ton, une "musique à soi" pour faire "battre le récit" (comme un cœur), j'aurai l'impression d'avoir face à moi une belle maison, certes... mais une maison inhabitée...

Bon, fermons cette (longue) parenthèse. Je réponds, pour ce qui me concerne. Ce qui me motive, dans l'écriture du poème [je devrais dire, de façon plus générale : dans la "forme brève" ... car je ne suis pas sûr que mes textes soient toujours des poèmes, au sens habituel du terme..], c'est la nécessaire intensité de l'écriture. Et la première image qui me vient à l'esprit, pour établir un parallèle assez évocateur dans la distinction poème/roman, c'est la distinction, en athlétisme, entre sprint et course de fond, disons : entre le 100 mètres et le marathon. Le coureur de 100 mètres est dans l'intensité absolue, dans la tension maximale, il n'a pas droit au faux départ, au relâchement. Alors que le marathonien, même un grand champion, peut fort bien avoir quelques moments de relâchement, de baisse de concentration, et réaliser, au final, une très belle performance.

[Un romancier, comme Balzac par exemple, véritable génie dans son aptitude à donner vie à des personnages... : eh bien, il faut reconnaître que certaines de ses pages donnent une impression de "baisse de régime", de dilution des choses. Ce qui n'empêche pas que, au final, il nous donne un grand roman. (Exception notable, cependant, parmi les romanciers du 19^{ème} siècle : Gustave Flaubert)]

... Si j'écris un texte bref (disons : un poème) de 10 ou 15 lignes, je n'ai pas droit à l'erreur, au relâchement, au "faux départ". L'écriture du poème est condamnée à la densité de l'expression : ce que je peux exprimer chose en une seule ligne, il est inutile de le diluer sur trois lignes. Je ne sais plus quel écrivain a dit : "le poète travaille davantage avec des ciseaux qu'avec un stylo..". C'est à la fois ce côté "artisanal" de l'écriture poétique (l'élagage, le resserrage) et la recherche de l'intensité, de la densité, qui me motive. On préfère toujours un parfum dense, concentré dans un petit flacon de 5 cl, qu'une vague mixture diluée dans une bouteille de 30 cl...

Vu que le poète n'a pas le prétexte (je devrais dire : le "pré-texte") du récit, de la narration, pour "tenir" son texte, il ne lui reste que la langue – la langue à inventer, à bousculer, à déconstruire... C'est ce défi de la langue, de sa langue personnelle, unique, de sa tonalité propre à inventer, qui est le défi que tout poète se doit de relever... et qui me motive pour me mettre à ma table de travail...

Un autre parallèle me vient à l'esprit, pour illustrer la dichotomie poème/roman, c'est celui du photographe par rapport au cinéaste. J'aime énormément les expos de photos, et je suis fasciné par la capacité qu'ont certaines photos (qui saisissent des instants, qui semblent arrêter le temps) de me "remuer" durablement, d'exprimer tant de choses dans un "espace temporel" si réduit : c'est cela, la

densité. C'est cela à quoi je voudrais parvenir (et je ne prétends pas, loin s'en faut, y parvenir à chaque fois !), c'est cela un poème réussi.... C'est pourquoi je déteste la "poésie décorative", qui en rajoute, cherche à en "mettre plein la vue", juste pour faire beau. Le poème qui, à chaque ligne, semble trop vouloir vous séduire, semble dire : "regardez comme je suis beau, regardez comme je suis poétique..." (cf. Roland Barthes : "Le degré zéro de l'écriture")...

Annexe à la question 4 (ressemblances poésie/rap) : j'évoquais hier (20 mars) l'aspect politique, engagé, de l'écriture littéraire/poétique, du travail sur la langue en tant qu'acte de résistance, de revendication de liberté... Il faut en effet se demander pourquoi les dictatures commencent souvent par persécuter les écrivains et brûler des livres. (cf. l'Allemagne nazie dans les années trente). Je conseille à cet égard la lecture de l'écrivain allemand Viktor Klemperer, dont je sais, même si je l'ai lu en allemand, qu'il est bien traduit en français, notamment son livre : "LTI, La langue du III^{ème} Reich" : il y montre comment le pouvoir nazi, dans les années trente, a progressivement changé le sens des mots, a "tordu" la langue allemande... on comprend alors à quel point la langue est un enjeu de pouvoir.

Lisez aussi, plus connu, le livre de Orwell : "1984". Il y a là toute une réflexion sur la langue et le pouvoir qui devrait nous faire réfléchir à notre époque présente...

Quand vous écrivez, pensez-vous à beaucoup de choses (quand on étudie les poèmes, on analyse toujours beaucoup le fond et la forme, mais vous, pensez-vous à tous ces messages cachés?)

Ah non, certainement pas ! Je ne décide pas, a priori, d'écrire des textes qui seraient, de façon délibérée, des "messages codés", qui contiendraient des "significations cachées". C'est d'ailleurs ce qu'il y a de fascinant dans l'écriture, ce quelque chose qui nous échappe : la langue que l'on utilise, dès

lors qu'on lui "lâche un peu la bride", nous emmène dans des "endroits" que l'on n'avait pas prévus au départ. Je ne commence jamais l'écriture d'un texte en me disant : "ah, eh bien là, je vais essayer d'en placer une bonne. Je vais faire un beau calembour, montrer ce que je sais faire, on va bien rigoler !" ... Non ! Ce n'est jamais comme cela que ça se passe.

Ce qui est important, en revanche, c'est de se sentir suffisamment libre par rapport aux conventions (= ce qui peut se dire ou non, ce qui se fait ou ne se fait pas...) pour accueillir ce qui vient "sous/sur la langue" et le laisser se déployer. Je tombe parfois sur des poèmes que je trouve très convenus, c'est-à-dire où on a le sentiment que l'auteur craint de se laisser à aller, veut à tout prix être "poétique"...

Pour ce qui me concerne, par exemple, je ne cherche jamais la rime, mais je ne la fais pas non plus. Dans mon dernier livre, intitulé "Le Dit des rides", il y a un texte dans lequel le mot "assise" rime avec le mot anglais "cheese". Je ne l'avais pas prévu au départ. C'est venu sous "ma plume" (plutôt : sous les touches du clavier). Et je ne sais pas si c'est autorisé, ou bien si "ça ne se fait pas" de faire rimer deux mots appartenant à deux langues différentes. Mais à vrai dire, je m'en f.... !

Pour ce qui est de la distinction entre le fond et la forme, c'est une distinction opérée par le lecteur, et j'admets qu'elle peut être pertinente, pourquoi pas ?, à condition que ce ne soit pas la seule approche ou grille de lecture, une espèce de passage obligé. Mais je ne pense pas que le poète (moi ou d'autres) pense à cette distinction en écrivant : c'est plutôt le contenu de ce qu'on veut écrire qui commande "la forme". Autrement dit : c'est le "quoi dire" qui dicte le "comment dire". Mais il faut reconnaître qu'il y a là une dimension très subjective dans le fait de "sentir" que l'on doit, par exemple, écrire tel texte sous forme d'une prose (aller en bout de ligne) et tel autre plus sous forme d'un poème, en "cassant" la ligne plus régulièrement. En fait, c'est une question de rythme intérieur, de respiration : c'est la façon dont "j'entends" se dérouler le texte que j'écris (la façon dont je le "lis" intérieurement à mesure que je l'écris) qui va me décider à mettre le texte en forme de telle ou telle façon.

Il y a, parmi les poètes contemporains, des gens qui utilisent ce qu'on appelle la forme fixe (rimes, vers réguliers, ...etc.), et que j'admire beaucoup, même si ce n'est pas ma voie/ma voix. Je pense à des poètes comme William Cliff ou Guy Goffette, pour moi de "grandes pointures". Si l'on ôtait la forme fixe à leurs textes, ceux-ci perdraient beaucoup de leur saveur. C'est sans doute qu'ils expriment des choses qu'ils n'arriveraient pas à dire autrement, sous peine d'être "impudiques" (C'est, en gros, ce que dit William Cliff : je l'ai interviewé, il y a quelques années, pour une revue à laquelle je collabore).

Pour finir : la forme est importante pas seulement en poésie. Tenez : Cyrano de Bergerac, pièce de théâtre mondialement connue, qui date du 19^{ème} siècle (Edmond Rostand). J'ai (re)vu cette pièce il y a un an. Eh bien, je me suis dit que cette pièce, écrite entièrement en alexandrins, perdrait 90% de sa force, de sa dimension humoristique parfois, si elle avait été écrite en prose. L'histoire, l'intrigue, paraîtrait fade, désuète, "gnangnan". C'est la forme fixe qui lui donne son souffle, son énergie. Je suis sûr que l'auteur ne pouvait pas concevoir d'écrire sa pièce autrement, que ça s'est imposé...

...

Combien de temps en moyenne mettez-vous pour écrire un poème?

Ah, la fameuse question du temps, qui semble tellement intéresser tous les élèves, de la maternelle à l'université ! ... Difficile de répondre brièvement ! Mais je m'interroge (serait-ce symptomatique de notre époque trop pressée, où l'on ne cesse de "courir après le temps" ??) sur la raison pour laquelle cette question du temps préoccupe autant les jeunes... Vaste débat...

Le temps pour écrire ? Là, on touche du doigt ce qui distingue la création (artistique) de la fabrication, de la production (artisanale). Attention : faire la distinction entre art et artisanat, ce n'est pas un jugement de valeur, un classement, qui mettrait l'art au-dessus des autres pratiques. D'autant qu'il est des domaines où l'artisanat (basé sur un savoir-faire, une série de gestes récurrents, appris de façon rationnelle) se trouve à la frontière de l'art, quand cet artisanat, dans le processus de fabrication, se risque à l'exploration, à l'inédit. Comme souvent, les frontières ne sont pas totalement étanches...

Mais disons, pour prendre un exemple concret : un menuisier aguerri peut dire assez facilement combien de temps il lui faut pour fabriquer une table de telle ou telle dimension. Il sait, avec l'expérience, que sa machine à bois va lui permettre de débiter tant de planches en un temps donné, puis l'assemblage... etc... Surtout : il sait, dès le début du travail, à quoi va ressembler sa table.

En revanche, quand on se lance dans l'écriture d'un texte, on n'est plus dans la fabrication, mais dans l'exploration : c'est-à-dire qu'on ne sait pas exactement où cela va nous mener, même si on a une idée De ce qu'on voudrait écrire, de ce à quoi on tente de donner une forme – Et c'est là que me revient la réponse bien connue de Mallarmé au (alors) jeune peintre Degas qui lui disait : "Mr Mallarmé, j'aimerais beaucoup écrire de la poésie, mais je n'ai pas d'idées...". Ce à quoi Mallarmé répondit : "Mais on ne fait pas de la poésie avec des idées, on fait de la poésie avec des mots !".

Ce qui veut dire ?... eh bien que les mots en entraînant d'autres, la langue échappant en partie à l'écrivain/l'écrivain, il est difficile de prévoir une durée.

Mais bon, essayons quand même. Il convient d'abord de préciser que "écrire" (au sens de "faire de la littérature") ne se réduit pas à l'activité proprement dite qui consiste à taper sur un clavier ou couvrir une feuille blanche de mots, de phrases, de paragraphes.... Écrire, c'est surtout (et c'est cela qui prend le plus de temps) se relire. C'est reprendre, le lendemain ou/et une semaine après, 1 mois après, ... 6 mois après (parfois), un texte, et le redécouvrir avec du recul, avec un regard exigeant, très critique vis-à-vis de soi-même, sans complaisance. Et alors, ce qui nous avait semblé bien initialement nous apparaît avec tous ses défauts (d'imprécision lexicale, de surcharge métaphorique, de redites inutiles, de lourdeurs rythmiques...)... c'est alors qu'il faut couper, "dégraisser", reconfigurer.

S'il me faut environ 2 heures, dans un premier temps, pour rédiger un texte de 15 lignes, il me faut y revenir en moyenne une bonne dizaine de fois (parfois ne serait-ce que 10 minutes) pour corriger, amender... Donc : le véritable temps d'écriture d'un texte, c'est le temps cumulé de toutes ces reprises. Soit : environ 2 heures initialement + 10 reprises et séquences de corrections : (en moyenne) de 5 à 6 heures de travail pour 15 lignes...

NB1. Il y a, dans "L'Ombre portée du marcheur" un texte de 6 lignes (p. 58), dont je pourrais dire que j'ai mis... 5 ans à l'écrire ! J'avais écrit un texte d'une vingtaine de lignes, des années auparavant, que je reprenais régulièrement, et qui ne me satisfaisait jamais totalement... Jusqu'au jour où il m'est apparu qu'il ne fallait garder que la fin, les toutes dernières lignes, que cela suffisait à exprimer la sensation et l'image que j'essayais de transmettre. Autrement dit : que tout le reste, les 15 lignes qui précédaient, ne servaient à rien, n'ajoutaient rien, au contraire diluaient l'image. Bref, ce n'était que bavardage inutile, "poésie décorative". 5 ans pour écrire (= ne garder que) 6 lignes !

NB2. Il y a eu des génies capables d'écrire "au kilomètre", sans quasiment de relire, mais ce sont des exceptions, des "phénomènes de foire" : Balzac, au 19^{ème} siècle, G. Siménon au 20^{ème}

Acceptez-vous de l'aide, un regard extérieur pour écrire vos poèmes?

Pour répondre à cette question, je commencerai par distinguer "de l'aide" et "un regard extérieur". Je crois d'abord que, avant de se lancer dans une "carrière" d'écrivain/poète, la toute première aide que l'on peut s'apporter à soi-même, c'est de beaucoup lire, de se "nourrir" de grands textes, de grands auteurs, de s'en imprégner au point que ce "capital littéraire" fasse quasiment partie de notre identité. Et en même temps, il faut surtout se garder de vouloir imiter un auteur qui nous a impressionnés : le

risque serait en effet de faire du "sous-Apollinaire", du "sous-Baudelaire", du "sous-Char" ...etc..., ce qui n'aurait aucun intérêt. Il faut donc, paradoxalement les "oublier", avant d'écrire. Mais connaître ce qui s'est écrit durant cet immense "avant-nous" permet justement de comprendre qu'il est indispensable de trouver sa voie/ sa voix personnelle. L'angoisse du poète, face aux "monuments" qui l'ont précédé, c'est en effet de se demander si, en fin de compte, arrivé au 21^{ème} siècle, tout n'a pas déjà été dit. Déjà au 17^{ème} siècle, La Bruyère écrivait : "Tout est dit et l'on vient trop tard, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent..." ... C'est alors que l'on comprend que l'enjeu, le défi, pour le poète, ce n'est pas tant le "quoi dire" que le "comment dire". Encore et toujours cette nécessité de la voix singulière, unique (comme un visage humain) à trouver...

Pour résumer ce premier point : avant d'attendre une quelconque aide extérieure, c'est de soi-même, par la lecture (et/ou l'écoute), que vient l'aide initiale.

Et maintenant, auteur publié (et plus vraiment un "perdreau du matin"), est-ce que j'accepte (ou me fie à) une aide extérieure ?... La personne la plus proche de moi (ma femme) a non seulement une solide formation littéraire, mais elle est elle-même poète [son nom d'auteur : Annelise Simao. Elle a publié aux éditions Le dé bleu, La Dragonne, Aencrages...]. Je peux évidemment lui faire confiance quant à sa compétence de lecture et la pertinence de son regard critique. Il m'arrive de lui soumettre un texte, mais ce n'est pas du tout systématique. Et lorsque je soumetts un texte à sa lecture, ce n'est jamais au début du processus d'écriture, quand j'en suis encore aux tentatives de "débroussaillage", aux premiers balbutiements. Je considère que c'est à moi de me débrouiller pour trouver le chemin. Ce n'est qu'une fois que le texte est déjà bien avancé que je peux le lui soumettre. Mais c'est souvent lorsque subsiste chez moi un doute quant au texte (sa pertinence, son intelligibilité...) que je sollicite ce regard extérieur. Et j'ai suffisamment confiance en sa franchise pour savoir qu'elle n'aura pas de complaisance inutile, juste "pour me faire plaisir". Il est arrivé qu'elle me dise : "Écoute, désolée, mais là, ton texte, je ne comprends pas !". Ce qui veut dire que j'avais abusé de l'ellipse, du raccourci, que j'avais "coupé" de façon excessive – Certes, un poème n'est pas tenu d'être immédiatement limpide, comme on peut l'exiger d'un article de journal. Il est même important, en poésie, que le texte oppose parfois une certaine "résistance" au lecteur, qu'il garde une dimension de mystère, qu'il ne se livre pas d'emblée et nécessite qu'on y revienne. [NB. On pourrait dire la même chose d'un tableau de peinture...]. Mais il importe aussi, malgré tout, que le poème "lâche" un minimum de sens dès le début. Le lecteur a raison d'exiger un sens. Le poème doit ouvrir au moins une porte, et ne pas être qu'une énigme.

Ainsi, je peux dire que l'écriture du poème est bien souvent un exercice de funambule : on marche sur la ligne de crête entre la signification trop immédiate (donc sans "épaisseur" de sens) et un excès de mystère qui risque de faire du poème une énigme.

Alors : oui au regard extérieur... quand le doute... Le doute, qui n'est jamais une mauvaise chose quand on écrit. Comme dans la "vraie vie", c'est de la certitude qu'il faut se méfier.

NB. Entendu hier sur France-Culture, cette citation de Nietzsche : "Ce n'est pas le doute qui rend fou, c'est la certitude." ... [Vous avez 4 heures... je plaisante... Vous avez déjà passé le bac, donc l'épreuve de philo !...]

Comment choisissez-vous vos thèmes?

S'il y a des thèmes (peut-être récurrents) qui apparaissent au fil de mes livres, je ne peux pas employer le verbe "choisir" pour les évoquer. "Choisir" évoque pour moi un client dans un commerce, une foire, qui fait le tour des rayons, des stands, et jette son dévolu sur tel ou tel produit. Une espèce de "foire aux thèmes", que je visiterais en pensée pour venir "piocher" ... Non, cela ne se passe pas ainsi. Pour employer une formule que je trouve un peu maniérée (tant pis!), j'aurais envie dire : ce sont les thèmes qui me choisissent. Qui s'imposent à moi.

Oui, car le processus d'écriture (son amorce, son réamorçage) fonctionne beaucoup sur le mode de la réminiscence. En tout cas pour moi. C'est-à-dire que, par association d'idées, certaines scènes du présent, de mon vécu d'aujourd'hui, certaines phrases entendues (qui paraissent anodines), certaines choses vues, peuvent convoquer, de façon inattendue, des souvenirs que je croyais enfouis plus profond. Il y a une mise en relation (souvent involontaire) d'un moment présent avec un morceau de passé qui provoque une étincelle, et fait jaillir un mot, une expression... ou une idée.

En fait, cette question rejoint la question 3 que j'ai traitée plus haut, concernant "l'inspiration". (Voir l'exemple que j'avais donné, à propos de "Essais de voix sur les décombres").

Comme je ne déborde pas d'imagination, ce sont essentiellement des scènes de mon passé, parfois lointain (l'enfance) qui surgissent : le fait de les écrire est pour moi quelque chose qui n'a rien à voir avec la nostalgie (non, je refuse d'idéaliser l'enfance, je ne crois pas du tout au : "c'était mieux avant"). C'est plutôt une façon de donner la parole à ceux qui ne peuvent ou ne peuvent plus parler. C'est aussi une façon de "redonner des couleurs", de dire le passé pour mieux le voir, éventuellement le comprendre... d'immortaliser quelque chose : je me perçois souvent comme un photographe, qui fait un travail d'éclairage sur tel ou tel scène. C'est sans doute pour cela que mes thèmes, même de façon indirecte, ou non dite, non explicite, tournent beaucoup autour de la famille...

Où écrivez-vous?

Je vais répondre très banalement : à la maison, à mon bureau, devant mon ordinateur... Mais je devine ce que cette question peut laisser supposer. Car il est vrai qu'il y a des écrivains qui écrivent partout où ils/elles se trouvent. Cela peut être au café (il y a des écrivains, des citadins, bien sûr, qui ont écrit des romans entiers en restant assis chaque matin pendant des heures dans le même café), ou alors en voyage. [Ces derniers sont des écrivains qui travaillent beaucoup à la prise des notes et, par conséquent, ne sortent jamais sans leur petit carnet et leur stylo. Ce sont souvent ce qu'on appelle les écrivains voyageurs. Le plus illustre d'entre eux est sans doute l'écrivain suisse Nicolas Bouvier (1929-1998), dont je vous recommande la lecture. (Son livre "L'Usage du monde" est un chef-d'œuvre!). Parmi les écrivains actuels, il y a Emmanuel Ruben (né en 1980), qui a remonté en vélo, en 48 jours, les 4000 km du Danube, de l'embouchure à la source, et dont il a tiré un très beau livre : "Sur la route du Danube", paru en 2019...]

Pour ce qui me concerne : je ne suis pas un grand voyageur, mais un (grand?) bon marcheur : je ne compte plus les heures, les kilomètres que j'ai déjà parcourus à pied, sur les sentiers de randonnée, dans les différents massifs montagneux. Il m'est arrivé souvent, en été tout du moins, de marcher seul, pendant de longues heures. Il y eut un temps où je prenais avec moi, dans une poche de mon sac à dos, un carnet et un stylo – pensant que la solitude de la marche, couplée avec le paysage grandiose, m'inciterait à la prise de notes. Il n'en a rien été. Il m'eût même paru presque absurde d'écrire dans des lieux magnifiques : je voulais les savourer sans me préoccuper de ce que je pourrais en dire... J'ai un rapport épicurien au monde = vivre le plus possible dans le présent. Se projeter sans cesse dans l'avenir ("qu'est-ce que je vais pouvoir écrire sur ce que je vis en ce moment") me semble en contradiction avec le fait de goûter l'instant présent, donc de "m'oublier" en tant qu'être parlant et écrivant. Voilà pourquoi je fais confiance au surgissement du souvenir, à la réminiscence, qui viendra en temps voulu. Voilà pourquoi, tout bêtement : mon bureau, mon ordinateur...

A quelle fréquence écrivez-vous? Ecrivez-vous régulièrement, ou par vagues?

Je ne fais pas partie de ces écrivains qui, de façon rituelle, écrivent tous les jours, souvent tous les matins, durant quatre ou cinq heures de suite. Je ne m'en sens pas capable – non pas physiquement, mais parce qu'il y a de longues périodes où rien ne me vient à l'esprit, et me mettre à mon bureau pour bâiller au plafond et compter les mouches me semble d'un intérêt limité... À tel point que j'en viens, dans ces moments-là, à me demander si mon identité d'écrivain ou de poète n'est pas usurpée.

Ce serait donc plutôt "par vagues", pour reprendre cette belle image. Il ne m'arrive que rarement d'écrire un texte isolé, ne se rattachant à aucune thématique globale. Depuis des années, je ne peux écrire de façon régulière, quasi quotidienne, que si je pense "tenir" un sujet, un thème fédérateur, sur lequel toute une série de textes, de façon régulière, vont progressivement voir le jour, émerger jusqu'à ma conscience, et prendre forme "sous ma plume". C'est ce qui s'est produit pour mon livre "Essais de voix sur les décombres" (paru en 2015), c'est également ce qui s'est produit pour "Le Dit des rides" (paru en 2018). Dès que je pense tenir un "filon", quelque chose de fécond (susceptible de donner naissance à plusieurs "rejetons"), le "moteur" se met en route presque naturellement, et me voilà parti pour des séances d'écriture presque quotidiennes, sur une durée d'environ 6 mois. [J'ai vite compris que, pour avoir une chance d'être accepté par un éditeur, un manuscrit de poésie, même s'il est composé de plusieurs textes apparemment distincts, doit être également perçu comme un texte, c'est-à-dire constituer un ensemble cohérent. Il ne s'agit pas de proposer à l'éditeur une compilation, une sorte de "best of" de ses textes, pris au hasard.... C'est pourquoi, au mot "recueil", souvent appliqué à la poésie, je préfère le mot "livre". C'est cela qu'il s'agit d'écrire!]

Ensuite, si le manuscrit est accepté par un éditeur, il y a toute la période (qui peut durer plusieurs semaines, voire quelques mois) consacrée aux corrections, aux discussions avec l'éditeur, aux derniers ajustements avant publication....

Et une fois que le livre est publié et sort en librairie, j'éprouve bien sûr la satisfaction du travail que j'ai su mener à bien... Mais je me trouve aussi devant une sorte de vide, et s'ouvre alors une longue période de "non-écriture". Mon dernier livre est sorti en juin 2018... Et je ne me suis remis à écrire régulièrement qu'en avril 2019, soit 10 mois plus tard. Mais je ne peux pas m'exprimer davantage sur mes essais actuels d'écriture, car je ne suis pas du tout certain de pouvoir, au final, en faire un ensemble vraiment cohérent, quelque chose qui pourrait faire un livre digne de ce nom. Parmi ces textes écrits depuis l'an dernier, je me suis contenté d'en publier une dizaine dans différentes revues de poésie : "Bacchanales" Nr. 62, "Décharge" Nr. 185 (mars 2020, paru il y a 2 semaines)...

Est-ce qu'un poète peut gagner sa vie de son art?

Si l'on entend par "gagner sa vie" = "vivre de ses droits d'auteur" : pour un poète, la réponse est clairement : NON. Même pour les poètes les plus connus actuellement, et/ou les plus prolifiques en terme de publications. Quand on sait que le tirage moyen d'un livre de poésie tourne autour de 500-600 exemplaires... Quand, également, que même chez les romanciers, seul un faible pourcentage vit de son art, on a vite compris.

Parmi tous les poètes que je connais personnellement (bien plus de cinquante), je n'en connais que 3 ou 4 qui tentent de ne vivre que de l'écriture. Mais, je précise : 1) Ne pouvant vivre, de toute évidence, de leurs droits d'auteurs, ils tablent sur les "produits dérivés" (selon la langue des économistes) : animation d'ateliers d'écriture, nombreuses interventions en médiathèques ou en milieu scolaire, ... etc. 2) Ils ne gagnent pas bien leur vie (à peine un SMIC) 3) Ils n'ont pas d'enfants à nourrir (je parle uniquement des cas que je connais...). Voilà. Merci de m'avoir "écouté" jusqu'au bout !

Bruno Berchoud, 26 mars 2020